



Festival de l'île de Wight, vers 1968-1970. TONY RAY-JONES/NATIONAL SCIENCE & MEDIA MUSEUM/SCIENCE & SOCIETY PICTURE LIBRARY

Tony Ray-Jones, Anglais par excellence

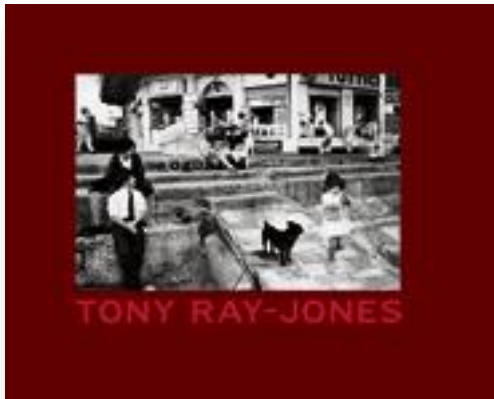
MICHEL GUERRIN

Pourquoi autant d'Anglais veulent-ils le Brexit? Regardez les images que Tony Ray-Jones (1941-1972) prend à Londres, Brighton ou Epsom, en 1967 et 1968, et vous aurez une idée. Elles sont réunies dans un livre bien ficelé, enrichi de textes instructifs et de documents divers, sur un photographe qui fut une étoile filante – il meurt, à 30 ans à peine, d'une leucémie.

Cerner ce qui fait l'identité et l'insularité des Anglais est le grand œuvre de Ray-Jones. Ses images, toutes en noir et blanc, sont des instantanés pris dans la rue, à la plage, dans une fête, un parc, une cérémonie, un défilé, un pique-nique.

Elles sont nettes et profondes, ce qui induit une juxtaposition de plans qui s'entrechoquent, se heurtent dans une chorégraphie absurde des visages et des corps, des attitudes, des vêtements, des inscriptions sur les murs. Rien de mieux pour saisir l'excentricité, la fierté, l'assurance, « la douce folie » des Anglais, écrit Ray-Jones.

Ce dernier devait leur ressembler. On le disait arrogant. Ses photos sont à l'opposé de l'imagerie nostalgique et heureuse qui a dominé les années 1950 en Europe. Celles de Ray-Jones « mordent », comme il disait. Il annonce le monde actuel. C'est Martin Parr, le grand photographe anglais de ces trente dernières années, qui a voulu ce livre et choisi les images. Hommage logique. Ray-Jones préfigure Martin Parr, qui l'écrit en préambule. Il est même un chaînon central de la photographie documentaire en Europe. ■



TONY RAY-JONES, édition et texte de Martin Parr, essai de Liz Jobey, Maison CF, 128 p., 45 €.

Le paradis perdu de Rodrigo Gomez Rovira

CLAIRE GUILLOT

Dans ce livre, qui ressemble de loin à un journal de bord, avec sa couverture de carton brut, le photographe Rodrigo Gomez Rovira effectue un double voyage, à travers l'espace et le temps. Si lui a grandi en France, sa famille venait de la Terre de Feu chilienne, tout au bout de l'Amérique du Sud, un rude pays où elle s'était installée en 1938, au moment de la grande réforme agraire, pour élever des moutons.

Mais les horreurs de la dictature (1973-1990) ont fait fuir la génération suivante, et Rodrigo Gomez Rovira a dû attendre l'âge de 10 ans pour découvrir la Terre de Feu. Une contrée devenue pour lui une sorte de paradis perdu, inaccessible et défendu. Adulte, il est sans cesse retourné dans cet « ultime Sud » où, écrit-il, « la fin du monde n'est pas une métaphore ».

Peu avant la mort de sa mère, le photographe a retrouvé un

ULTIMO SUR, de Rodrigo Gomez Rovira, Xavier Barral, 144 p., 39 €.

album de photos de son grand-père qui montre leur vie sur place. Il les mêle harmonieusement dans son livre à ses propres images noir et blanc, en laissant les visages et les lieux parler, avec presque aucun texte. Paysages désolés et moutons faméliques, portraits à l'ancienne et photos de vacances récentes, bateaux porteurs d'espoir et icebergs se croisent dans un livre sensible et poétique, où la Terre de Feu est autant rêvée que réelle. ■



Un enfant de la Terre de Feu. RODRIGO GOMEZ ROVIRA/AGENCE VU

Le bestiaire onirique de Vasantha Yoganathan

Parti sur la trace de ses racines indiennes, le photographe Vasantha Yoganathan parcourt depuis plusieurs années le pays du nord au sud, sur la trace du *Ramayana*, l'épopée mythique et millénaire qui continue d'imprégner la société indienne contemporaine. Son odyssee, découpée en chapitres qui s'inspirent de passages du récit épique, a donné lieu à plusieurs livres aux images très travaillées. *Howling Winds* est le plus onirique, s'attachant aux animaux qui s'organisèrent en armée pour venir en aide au héros, le prince Rama, dans sa quête éperdue pour retrouver sa belle Sita, enlevée par un démon. Le photographe a rassemblé les photos des nombreux animaux croisés sur sa route – singes, chiens errants, vache ou poisson, réels ou représentés – et s'est associé à un peintre qui est intervenu sur certaines photographies, par petites touches ou grands aplats. Un chat voit son ombre ensorcelée par de petits points de peinture, un

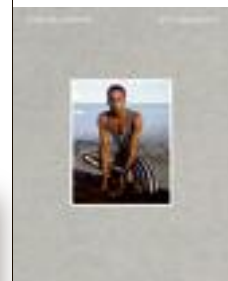


corbeau chevauche un faon... Le livre transporte le lecteur dans un pays de conte où les images épurées et lumineuses, aux teintes acidulées, semblent conférer aux animaux des pouvoirs magiques et des regards empreints de gravité ou de malice. ■ CL. G.

► *Howling Winds*, de Vasantha Yoganathan, texte d'Arshia Sattar, Choses communes, 76 p., 45 €.

Passer les étés avec Joel Meyerowitz

La petite ville de Provincetown (Massachusetts), avec sa mer omniprésente et ses baigneurs en liberté, était déjà présente dans le livre-phare de Joel Meyerowitz, *Cape Light* (1978), où le coloriste américain regardait la lumière changer le paysage et rendre toute chose extraordinaire. Cette fois, il a choisi de publier, parmi ses photos des années 1970-1980, des images qui mettent l'accent sur les habitants de cette communauté d'artistes, d'écrivains, d'homosexuels, de couples mixtes et de toutes sortes de gens heureux de ne pas être dans la norme. Devant l'objectif du photographe, qui a longtemps passé ses étés à Provincetown, les modèles seuls ou en couple, en famille, entre amis, se livrent avec abandon et confiance, dans leurs costumes bariolés. Les portraits baignés de sourire et de soleil font alterner l'ordinaire et l'extravagant. Les peaux de panthère et les déguisements d'épi de maïs, mais aussi le simple câlin d'un grand-père et d'un petit-fils, disent la liberté et la tolérance qui régnaient dans cette presque île hors du monde. ■ CL. G.



► *Provincetown*, de Joel Meyerowitz, Aperture, 160 p., 85 €. En anglais.

Les Etats-Unis en crise de Joel Sternfeld

Derrière la splendeur des paysages de Joel Sternfeld, réalisés dans les années 1980 pour son célèbre livre *American Prospects* (1987), il y a toujours quelque chose qui cloche, qui grince. Comme un éléphant échoué en plein milieu de la route, surveillé de près par un policier. Ou bien une belle voiture tombée dans un glissement de terrain, comme une verrue dans le trop parfait paysage américain. Avec sa lourde chambre photographique, Joel Sternfeld avait parcouru les Etats-Unis de long en large pour raconter un pays prospère mais fracturé, fragile sous son arrogance. « Les photographes de la Grande Dépression avaient montré un pays uni dans la crise économique, sauvé par sa solidarité et sa résilience, moi je voulais montrer le contraire, une réussite économique et une crise des valeurs », expliquait-il lors d'un récent passage à Paris. Son livre, devenu un



des jalons de la photographie américaine et introuvable dans sa première édition, est réédité avec seize nouvelles images que le photographe avait écartées à l'origine et qui ont cette même élégance de fin du monde. ■ CL. G.

► *American Prospects*, de Joel Sternfeld, Steidl, 152 p., 98 €. En anglais.

Thibaut Cuisset en France douce

Il a photographié si loin : on en oubliait qu'il pouvait être proche de nous. Le paysagiste Thibaut Cuisset, à qui on doit des images mémorables de Namibie, du Japon, d'Australie ou de Syrie, a également saisi son pays, entre 1994 et 2016. Ses *Campagnes françaises* sont réunies dans un livre, soit 218 images horizontales qui défilent comme dans un film, où l'homme est nulle part et partout, comme si nous étions le passager du photographe. Elles sont publiées dans leur chronologie, bien imprimées et introduites par un texte magnifique de l'écrivain Jean-Christophe Bailly.

Le titre du livre a un double sens. Cuisset disait qu'il partait en campagne. Sa France, il la saisit aussi en se tenant à distance des villes mais proche des routes, chemins, sentiers, de l'eau filante, comme pour signaler son mouvement. Si un paysage vous est familier, en Normandie, en Corse, en Occitanie, dans le Nord, vous serez, de prime abord, désemparé. Cuisset gomme votre souvenir de carte postale, le pittoresque rassurant – ses « évitements », selon Bailly, le pays « comme il vient », le paysage comme « il se dépose ». Il privilégie des lieux faibles, des couleurs douces, le temps qui s'étire et fait surgir la fiction, l'émotion vive. Ce livre, émouvant par son sentiment d'absence, Thibaut Cuisset l'a porté jusqu'au bout sans pouvoir le tenir dans les mains. Il est mort le 19 janvier 2017. Il avait 58 ans. ■ M. G.



► *Campagnes françaises*, de Thibaut Cuisset, Steidl, 272 p., 48 €.